

Transformation en individu de masse. Finies, les journées passées sur l'île ; aéroport, contrôle de sécurité. Il faut parcourir les circonvolutions d'un labyrinthe puéril, accomplir tous les gestes rituels, sortir l'ordinateur de son sac, répondre aux sempiternelles questions, lever les bras comme tous les autres, retirer ou non ses chaussures, retirer ou non sa ceinture, pour personne vous n'êtes qui vous êtes, mais cela n'empêche pas qu'on compte sur vous, ensuite on vous entasse avec deux cents de vos semblables dans un espace trop étroit : transport. On vous (re)met à votre place. Vous n'êtes pas armé, vous n'avez pas de poudre à effet mortel cachée dans votre talon, vous n'avez aucune mauvaise intention. A côté de vous, un inconnu. Les instructions habituelles, entendues mille fois. En cas de dépressurisation, quelque chose va tomber automatiquement devant vous, dit la voix. Des centaines de vols à mon actif, mais jamais la pressurisation n'est tombée en panne, jamais je n'ai eu à enfiler le gilet de sauvetage, jamais je ne me suis retrouvé à la mer, jamais je ne me suis noyé, mais l'espace d'un instant, la pensée de la mort m'effleure, aussi volatile que l'après-rasage de mon voisin endormi. Au moment d'atterrir, chacun s'empare de son téléphone portable, prolongement de son propre corps. A l'aéroport suivant, vous avez quelques heures à attendre, entre les restaurants, les boutiques de mode ou d'électronique et les bars, vous vous asseyez et vous regardez passer les autres avec leurs valises à roulettes, long cortège qui n'en finit plus, et puis tout recommence, vous prenez une nouvelle fois votre place, vous attachez votre ceinture, vous êtes projeté en l'air, dans un autre élément, vous voyez le dessus des nuages, où l'homme n'a rien à faire parce qu'il ne peut y marcher, parfois un lambeau de paysage se dévoile, une terre rousse, une rivière, des bois, une maison solitaire comme celle d'où vous venez, une maison où quelqu'un habite qui regarde les arbres, se lève, va chercher un râteau dans la remise, sans voir ni entendre l'avion qui le survole, et ratisse à longs gestes des bras les feuilles tombées cette nuit.